

Communication de Monsieur Marcel Cordier, Professeur



Séance du 20 mars 2009



La poésie d'André Nicolas (1908-1957)

Grâce à une valise oubliée dans un grenier et découverte en 2007 par la famille, la vie d'André Nicolas, enseignant, poète et résistant, est beaucoup mieux connue. J'en ai dit l'essentiel dans *Le pays Lorrain* de décembre 2007.

Ici, il s'agit d'évoquer, sinon d'analyser, les caractéristiques de la poésie d'un écrivain «de grand talent» (M. Mirtil) doublé d'un humaniste authentique.

Seulement trois recueils ont été publiés par l'auteur, disparu trop tôt : *Le bon grain que voici* (1949), *Plaisir d'amour* (1952), *Je ne suis pas si vilaine* (1956). En 2006, ils ont été réédités en un seul volume par la belle-fille de l'homme qu'elle a à peine connu^[1].

La même Nicole Nicolas a édité une plaquette de «vers retrouvés» en 2008 pour le centenaire de la naissance de son beau-père : *Je ne fus qu'un passant d'une heure* (MD imprimerie, Saint-Nicolas-de-Port, préface de Marcel Cordier, 42 pages, 10 euros). Sauf erreur de calcul, on obtient 120 poèmes (102+40+45+33), tous des sonnets, même s'ils ne sont pas tous réguliers : caractéristique peu banale.

Faut-il y voir la volonté de l'auteur de «faire classique» ou de se frotter, de se mesurer aux difficultés contraignantes des règles imposées par cet «empereur des formes fixes», «plaisante invention italienne» affirme du Bellay dans *Défense et Illustration de la langue française* (1549) ? André Nicolas évoque d'ailleurs

l'auteur de *Heureux qui comme Ulysse* en 1947 à travers l'hommage rendu au Médecin-Général Inspecteur Delorme qui

Revint au beau pays aimé

Vivre le reste de son âge

(*Je ne fus qu'un passant d'une heure*, p.37)

Voici l'un de ces sonnets classiques extrait de *Plaisir d'amour* :

Je connais qu'il est bon de chanter quand on aime

Je connais qu'il est bon d'aller insoucieux
Du vain qu'en dira-t-on feutré des commérages,
D'aller droit son chemin, de dire sans ambages
Son fait à tout chacun, les yeux droit dans les yeux.

Je connais que la vie est belle sous les cieux
Quand on a le front pur et que le cœur est sage ;
Je connais que le cœur des hommes n'a point d'âge
Quand il emprunte au ciel le langage des Dieux.

Je sais tout ce qu'on peut engranger de lumière,
Glaner d'épis, battre de grains, et dire et faire ;
Tout ce que le bonheur sur terre peut fêter :

Aussi, riche surtout de n'être que moi-même,
Je connais qu'il est bon de chanter quand on aime
Et d'aimer quand on a le cœur fait à chanter.

On y trouve un certain «art poétique» et des caractéristiques de la poésie d'André Nicolas : répétitions incantatoires (anaphore de «je connais»), le mot bonheur présent plus de vingt fois, avec l'adjectif heureux, en 220 poèmes publiés, la rime musicale intérieure cœur (trois fois) et bonheur, bon, et qu'en dira-t-on et l'idée qu'il faut être soi-même et «aller droit son chemin». Un vers n'est pas classique cependant, le deuxième alexandrin du premier tercet : «Glaner d'épis, battre de grains, et dire et faire».

C'est un trimètre hugolien où grains et épis nous rappellent l'un des thèmes favoris d'André Nicolas : la nature et le travail des hommes. En fait, la plupart du temps, le poète s'éloigne des contraintes secondaires du sonnet. Chez lui, un singulier rime rarement avec un singulier, la disposition des rimes dans le second quatrain n'est pas toujours la même que dans le premier. Dans les prés *rafraîchis de coupe* (*Le bon grain que voici*), nous avons abba baab. On peut même voir disparaître les rimes cc des deux premiers vers du premier tercet quand André Nicolas ajoute un vers, voire deux ou trois, à son sonnet, ce qui est le cas dans une dizaine de textes de son troisième recueil *Je ne suis pas si vilaine* :

Nos gens, dans ce temps-la,...

Nos gens, dans ce temps-là, s'accommodaient de peu,
Trop contents d'un charroi roulé vers la mouture.
Heureux ? le paysage atteste qu'ils le furent,
En témoignent aussi cent ex-voto pieux.

Ils tenaient pour sacrés la lumière et le feu
Et pour sainte la loi qui damne le parjure ;
Ils se faisaient à vivre en hommes, à la dure,
Le cœur à toute épreuve et le poing généreux.

Ce que savaient ces gens, c'est le prix que l'on paie
Pour vivre bonnement en paix, le prix du cœur
Et le prix de la joie, à l'heure que s'éveillent

L'alouette et la brise et l'insecte et la fleur,
Et, là-bas, au clocher qui chante, la lumière.
S'ils vivaient pleinement heureux leur vie entière,

C'est qu'ils savaient aussi le prix de ce qui meurt.

Enfin, notons une autre entorse au classicisme des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles :
l'utilisation de l'octosyllabe à la place de l'alexandrin. C'est le cas du premier
texte du recueil *Le bon grain que voici* ou du *Pays Lorrain* de la plaquette pos-
thume, tous deux datés de 1945^[2] :

Ce sont gens simples, francs d'aloï

Ce sont gens simples, francs d'aloï,
De reins et de torse robustes ;
Gens de bon sens qui toisent juste,
Et délicats plus qu'on ne croit.

Ils parlent un rude patois,
Tiennent leurs maisons vétustes :
Ce sont gens simples, un peu frustes,
Qu'animent des âmes de choix.

Ils ont le culte de la terre
Et du labeur : nous sommes frères ;
Pour vaincre, ils ont l'âme qu'il faut ;

Et, forts de cette foi tenace
Ancrée au tréfonds de la race,
Ils savent mourir en héros.

21 février 1945.

Pays lorrain

Pays lorrain : pays de France,
Terre des hommes obstinés ;
Rendez-vous y est donné
Par le labeur à l'espérance.

Pays où toujours a tonné
Le péan de nos délivrances ;
Un des hauts lieux ; j'ai cette chance :
Une âme y souffle : j'y suis né.

On ne dénombre pas ses gloires ;
Sa croix est gage de victoire ;
Sa vertu n'est pas dans l'oubli ;

Mais, comme Jeanne la Lorraine,
Il a l'esprit d'être sans haine,
Le goût français d'être joli.

14 septembre 1945.

Le comble, si je puis dire, c'est la présence inopinée mais pas inopportune, au centre du second recueil d'un rondeau. Provocation ? Non, André Nicolas n'est pas Rimbaud. Il veut sans doute simplement nous dire, à travers ses irrégularités, que le poète doit rester libre, que Poésie et liberté sont sœurs. Cf «Liberté, c'est vers toi que monteront nos cris» in *Compiègne 41 (Je ne fus qu'un passant d'une heure, page 10)*. André Nicolas, homme libre .

D'autres caractéristiques de la poésie de Nicolas, disciple de Du Bellay, sont à chercher dans la grammaire («Je t'ai voulu revoir», «je l'ai voulu revoir» in *Plaisir d'amour, pages 34 et 40*) et surtout dans le vocabulaire. L'auteur recherche le mot juste, voire technique :

Et le tonnerre sourd d'une tarare qui bat (*Plaisir d'amour, page 23*)
Toutes sont des Rambourg à consommer plus tard *Le bon grain que voici, page 72*)
Fidèles au vieux rite enjoué des lendits (*Je ne suis qu'un passant d'une heure, page 35*)

Il n'hésite pas à employer des mots oubliés, à en inventer certains, semble-t-il, surtout dans le troisième recueil, le plus libéré : dévotieux, muettement, le brasillement, l'estompe, l'encapuchonnement, ...

Dans *Je ne suis pas si vilaine* où revient la Lorraine du *Bon grain que voici*, le temps des verbes est moins rarement le présent, mais plus souvent l'imparfait

ou le passé. La palette temporelle s'élargit. Le poète, chantre du bonheur à savourer dans le moment présent, se penche sur le passé : «J'ai fait ce j'ai pu ; j'aurais voulu mieux faire». Sent-il venir sa mort accidentelle prochaine ? Il y a des instants où l'instinct pressent. Il y a donc continuité et évolution dans la technique poétique de celui qui écrit soleils au pluriel (*Je ne fus qu'un passant d'une heure*, page 20), comme Verlaine, et chante ce qui «pleure dans mon cœur» (*Le bon grain que voici*, page 89) ; mais n'y voyons pas un disciple des symbolistes ni même de son compatriote Charles Guérin, mais plutôt un post-parnassien au style ferme de la trempe d'un Hérédia (1842-1905) auquel Barrès succéda à l'Académie française, dont Nicolas fut lauréat. A propos de Guérin, le non moins excellent Paul Dimoff rappelait en 1965 (3) : «par une curieuse coïncidence, la maison natale à Lunéville d'André Nicolas était attenante à la propriété où était né, en 1873, et mort, en 1907, le poète Charles Guérin . Très vite, André Nicolas s'intéressa aux paysages qui l'entouraient ; très vite aussi, il montra un goût marqué pour les travaux d'horticulture, et apprit du jardinier des Guérin, les secrets de la greffe et des soins à donner aux plantes de serre». Voilà une notation très «Ecole de Nancy», et dans cette expression, il y a école : la vocation pédagogique d'André Nicolas se développe dans les groupes scolaires de Nancy, Dombasle et Saint-Nicolas-de-Port (4). Mais est-ce si surprenant pour un enseignant pudique et soucieux de son devoir de réserve, si un seul texte, retrouvé en 2008, évoque «le vieux maître en mal de son école» ?

Bien de famille

Sache ne point céder pouce de mon domaine ;
 Garde ces trois arpents d'enclos : j'en ai vécu ;
 Que t'en baillera-t-on ? Rien qu'un mauvais écu
 Et qui tinterait faux au fond d'un bas de laine.

Quoi ? Tu mettrais à prix mon armoire lorraine ?
 Tu n'auras pas ce cœur ! Maintiens ; j'ai maintenu ;
 Quoi ? Ma vigne tombant aux mains d'un inconnu,
 Aux mains d'un apprenti ma bêche ? Quelle peine !

Comme on voit le vieux maître en mal de son école
 S'en revenir, furtif, presque à raser le mur,
 Pour rafraîchir son âme à quelque parabole,

Non, je ne voudrais pas qu'au déclin des années
 Tu t'en vinses rôder, en quête d'un fruit mûr
 Tombé, hors de l'enclos, parmi les graminées.

Nous arrivons aux connotations biographiques de l'œuvre du poète dont un sonnet de *Je ne suis pas si vilaine* est un hommage à Francis James (1868-1938)

- qui vint chez Charles Guérin à Lunéville-. «Je suis d'âme fidèle/ Et de cœur simple et bon », confie-t-il à l'auteur du *Deuil des primevères* (1901).

Avant d'en revenir au caractère de l'homme, voyons son environnement d'homme enraciné (cf. page 37 de *Je ne suis pas si vilaine*) pour lequel «seule, la terre ne ment pas» (*Le bon grain que voici*, page 102). Comme M. Delorme «Lorrain de bonne souche», il pourrait se dire «fier de ses humbles origines» et «fidèle à sa terre natale» (*Je ne fus qu'un passant d'une heure*, 1947). Oui, «il a chanté la Lorraine» et les Lorrains.

Ces deux mots se rencontrent une dizaine de fois dans son œuvre, avec ceux de Barrois, Moselle (la rivière) et Vosges, ces Vosges traversées à bicyclette pour se rendre dans sa maison de campagne à Citers, près de Luxeuil, à une bonne centaine de kilomètres de son habitation des bords de la Meurthe. Si les mots mer, fleuve et marais ne sont présents qu'une seule fois chacun, lac deux fois, le terme étang revient très souvent (13 fois dans le premier recueil). N'est-ce pas une allusion au «pays des mille étangs» où se situe Citers, seul lieu où Nicolas peut œuvrer dans la Résistance ?

Nous y reviendrons. Discrètement, il est aussi question de fougères (franc-comtoises ?) et de mirabelles. En revanche que de rose (s) dans le jardin poétique de l'auteur (presque vingt fois dans le premier recueil), qu'il s'agisse de la fleur ou de la couleur ! Bien sûr le disciple du jardinier des Guérin aimait les rosiers mais il n'oublie pas que le mot ROSE, anagramme d'EROS, est le symbole de l'amour, bien avant Ronsard.

La ville n'est pas absente de l'œuvre d'André Nicolas mais à travers la gelée «sur les arbres de l'avenue» (*Je ne suis pas si vilaine*, page 25) ou «les potagers ouvriers des faubourgs» (*Le bon grain que voici*, page 85). Mais le terrain de jeu poétique de l'écrivain reste la nature campagnarde habitée par ceux qui ont «le culte de la terre / Et du Labeur», bien fait ajouterais-je (idem, p.1). «La vie autrefois était bonne» (*Je ne suis pas si vilaine*, p.39). «Toute une époque» (idem, page 38), certes disparue, mais que le poète évoque très rarement avec nostalgie. Il vit encore dans un temps de vie rurale simple et heureuse, scandée par les «travaux paisibles» et les «rudes labeurs». André Nicolas constate, témoigne objectivement, ne laissant guère de place aux regrets à la Du Bellay.

Nous l'avons dit le thème du bonheur, lié à la nature, est majeur dans l'œuvre de celui qui souffrit tant à la ville, et en particulier à Dombasle. Rien de romantique dans cette opposition ville/campagne : c'est tout simplement biographique, biologique, allais-je dire. Et je ne joue pas au disciple Sainte-Beuve : je constate.

Un autre aspect frappant : nous avons des textes descriptifs mais la nature y est souvent personnifiée (comparaisons, métaphores, etc.) ou animée de personnages (faucheur, vendangeur, bûcheron, meunier, etc.). Remarquable surtout la présence d'un autre être vivant que l'auteur apostrophe («Arrête là ton pas, ami», *Le bon grain que voici*, p.7) ou auquel il s'adresse, présent ou non («le ciel a la couleur légère de ton âme», idem page 14)., ou auquel il est associé :

«Bien que l'aube ait mouillé nos lèvres, l'eau se meurt ;

Au plus creux des coteaux, les fontaines tarissent,

Cependant que les fruits de l'automne mûrissent

Et qu'insensiblement s'incurvent les tuteurs». *Le Bon grain que voici*, p.17.

Notons au passage, les allitérations suggestives, le détail pertinent des tuteurs qui s'incurvent et le thème, au début du poème, de la vigne estivale (le sonnet est daté du 23 juillet 1939). Plus de la moitié des textes du premier recueil (60 sur 102) évoque l'été, une petite trentaine l'automne, et une douzaine, l'hiver et le printemps. L'explication ? Peut-être à chercher dans l'optimisme (mesuré) de l'auteur peu enclin à la mélancolie et/ou dans les grandes vacances scolaires de l'instituteur qui peut se consacrer, s'adonner aux travaux des champs («Et les travaux pressants de l'arrière-saison» (idem, page 38) et à la culture des... chants «fragiles du bonheur» (idem, page 73).

Restons dans l'évocation autobiographique. Celui qui cite ici Schubert et là Corot, car il est musicien des mots et peintre des paysages lui aussi, n'oublie pas la période sombre de sa vie : la résistance, d'abord à l'imbécillité jalouse de son directeur de Dombasle, puis aux collaborateurs et aux occupants nazis. Depuis que nous le savons, certains textes des trois recueils (c'est clair dans les vers retrouvés du quatrième) prennent des résonances nouvelles, même si André Nicolas a toujours voulu rester discret sur ses combats professionnels et patriotiques. «Retour» est daté du 17 septembre «194.», seule fois où la date est ainsi notée ; «je sais, je sais le prix immense de la vie», «L'accueil» (ne crains rien Refais-toi), sont trois textes du premier recueil. «Je vais libre, heureux d'être», «Tu sais qu'à tout moment c'est pour toi que je tremble», écrit l'épouse dans sa *Lettre de Plaisir d'Amour* (page 17). Ou bien :

«Sache prendre le temps comme il vient : les jours passent

Vite, vaille que vaille, un jour mal, un jour bien.

T'insurger ? A quoi bon ? Tes cris n'y feraient rien :

Et quant aux pleurs, le temps s'en rit. Quoi que tu fasses,

Dis-toi que la culbute est au bout du chemin ;

Aussi, sans regimber et forcer ta grimace,

Passes mais sans jamais cesser de faire face,

Tête et front, à la meute aveugle du destin.»

Il faudrait avoir des indications temporelles mais seuls certains textes du premier recueil sont datés, comme «11 novembre 1946» du *Sol Sacré*, page 102. En revanche, dans le quatrième (posthume), les textes des pages 9,10,11,16 sont transparents en ce qui concerne la période 1939-1945 :

Compiègne 41

Quand s'ouvriront pour nous, toutes grandes, tes ailes
Liberté, c'est vers toi que monteront nos cris ;
Vers toi dont nous savons maintenant tout le prix
Et qui vaux bien qu'on meure honni, fier, en rebelle.

Oui, mais qui vaux surtout qu'on vive, et que l'esprit
L'emporte enfin sur l'Allemand et sa querelle
Et sur la force aveugle et brutale et cruelle
Pour que tu règues, toi, dont nous sommes épris.

Oui, mais nous retiendrons d'autres cris dans nos bouches
Cris rauques, étouffés de colères farouches
Et cris de haine sainte ; enfin libres ! Merci !

Libres d'aller où tu désires qu'on se rende,
Prêts à vaincre, à mourir, prêts à chanter aussi
Quand s'ouvriront pour nous tes ailes, toutes grandes !

Camp d'otages de Compiègne, 14 août 1941

Crématoire 42

Sourd aux mensonges des harangues,
Il a tenu, fier mainteneur
De nos traditions d'honneur
Et des gloires de notre langue.

Il a connu la faim, la gangue
De la crasse ignoble ; non, la peur ;
Il connut enfin que l'on meurt
Quand on trébuche, tête exsangue.

Il a souffert, mais il s'est tu ;
Le silence étant sa vertu :
Jusqu'au bout il a su se taire ;

On l'a passé vivant au four :
Fini pour lui l'enfer sur terre !
Et maintenant, à qui le tour ?

De façon générale, on découvre un homme «c'est tout ; ni bourreau ni victime» (*Plaisir d'amour*, page 39) qui «a mené le bon combat» (*Je ne fus qu'un passant d'une heure*, page 32), a «le culte du labeur» (nous l'avons vu), est de ceux «qui croient à ce qu'ils font» (*Je ne suis pas si vilaine*, page 38) et vécut «sa vie en marge» (idem page 28). Bien sûr, toute une vision de l'existence, traduite parfois en aphorismes : «Il n'est jamais trop tard» (*Plaisir d'amour*, page 3), «La vie est belle» (idem, page 28), «L'âme chante pour naître» (*Je ne suis pas si vilaine*, page 15), «Seule, la terre ne ment pas» (déjà cité), «Le bonheur a les yeux d'une vieille compagne» (*Le bon grain que voici*, page 23), «Le bonheur est chose facile» (idem, page 69). Ce vers est extrait du sonnet «Bonheur» dont le thème épicurien peut faire songer à Henri de Régnier : «Si tu veux être heureux»^[4].

Derrière cette philosophie court en filigrane, un « art poétique » certain, très clair dès l'incipit du second recueil :

«Les mots ? M'importe peu qu'ils mentent,
 Pourvu qu'ils chantent : moi, j'y crois !»
 De même ce sonnet retrouvé qui ouvre «Je ne fus qu'un passant d'une heure» :

J'ai l'orgueil de mon nom...

Poète, je le suis ; n'ai-je pas cette voix
 Qui naît d'enchantement et que les Dieux entendent ?
 Poète ? Ne l'est pas qui veut et sur commande.
 Mais d'insigne faveur comme d'insigne choix.

Je chante pour chanter, n'ayant maître ni loi ;
 Je chante, exempt de cours et de valeur marchande ;
 Je chante, et qu'on me loue ou qu'on me vilipende,
 J'ai la sérénité robuste de la foi.

Sans contester jamais son droit à la critique.
 Je me refuse au ton vain de la polémique :
 Libre, c'est avant tout pour moi que j'ai chanté !

J'ai l'orgueil de mon nom : je peux lever la tête.
 Et n'emprunte jamais qu'aux pauvres, en poète
 Assuré de le rendre au centuple en beauté !

En conclusion, il me plaît de reprendre la fin de chacune des préfaces des deux premiers recueils, l'une de Charles Bruneau, l'autre de Marcel Dunan :

«Un «préfacier» regrette toujours d'avoir été trop long et d'avoir retardé pour le lecteur le plaisir de faire connaissance avec le livre. J'espère qu'on me pardonnera ma prose en faveur des beaux vers que j'y ai enchâssés».

«J'espère n'avoir pas trahi l'inspiration foncière de l'auteur par ces divers extraits dont le caractère fragmentaire risque d'en simplifier trop les aspects successifs ou par un commentaire où j'essayais d'interpréter ses aveux et même ses silences. Mais c'est le sort du poète que de lancer sur des chemins qui ne sont pas forcément le sien, l'imagination de chacun de nous quand il sait nous émouvoir par un heureux mélange de sincérité discrète et de grand art subtil».



Notes

- [1] Poèmes, chez Nicole Nicolas, 27 avenue Anatole France 54000 Nancy. Il s'agit de fac-similés des éditions originales
- [2] Chez André Nicolas, les dates sont manifestement exactes, contrairement à celles, souvent fantaisistes ou symboliques, que l'on trouve chez Victor Hugo
- [3] *Anthologie des poètes de Lorraine de 1700 à 1950*, avec introduction et notices, par Paul Dimoff et Marie Jeanpierre. Imprimerie Georges Thomas, Nancy 1965.
- [4] Nicole Nicolas a retrouvé 700 poèmes environ, certains en plusieurs exemplaires, heureusement dactylographiés car l'écriture de son beau-père est difficilement déchiffrable, ce qu'on n'attendrait pas de la part d'un enseignant. Nul n'est parfait ! Voici quelques constatations.
André Nicolas participait à de nombreux concours de poésie d'où ses évocations, entre 1929 et 1938, du Roussillon, des vins de Bordeaux, de plages et de mers, du Maroc et de la Tunisie (certains textes signés Juliette Theunis, nom de sa mère), du Japon, de Schoenbrunn, Rome, Copenhague, Naples, Majorque, de la Sologne, de l'Orléanais. Sans doute des thèmes imposés aux concurrents. Autres lieux : Lunéville et ses Bosquets, bien sûr (1930).
Des poètes sont présents : Verlaine, Hugo («Demain, dès l'aube en fleurs», 21.9.42 ; «On fauchera demain, dans l'aube, à la rosée, 20.6.43), Baudelaire (*L'albatros*, 25.11.38) et Rilke.
Il est question de son «père bien aimé» à l'occasion de son 65^{ème} anniversaire, et de Marcel B. («je ne crois plus en toi, Seigneur», 1932).
Apparaissent des prénoms de femmes : Madeleine (23.5.44), Claire (10 et août 1944), Suzanne (son épouse) et des affirmations qui ne trompent pas le lecteur (attentif) du poète marié qui eut une ou des maîtresses (intuition que la famille confirme) :

Sois frère de ton corps

Tu peux être jalouse et frère de ton corps ;
J'en sais peu d'aussi beaux et de ligne aussi pure,
Accordant au dessin ferme de la gravure
Le charme qui dément les muscles et l'effort.

Sans voile, après les jeux, sur la plage, il s'endort
 Avec un liseré d'écume à la ceinture,
 Et la brise de mer accuse la cambrure
 De cette nudité de bronze mat et d'or.

Sois fière de ton corps, vierge, il en vaut la peine ;
 Surtout quand le soleil, au plus ardent des mois,
 Exalte le pigment de ta chair souveraine.

Athènes en eût fait un marbre de lumière :
 Il n'en est pas moins vrai, si belle que tu sois,
 Que c'est ton âme, enfant, qui vaut une prière.

26 août 1938.

Plus loin, ou plus tard : «je ne suis pas de ceux dont il faille rougir (21.2.39), André Nicolas parle d'amour «en marge de l'austère et perfide morale» et titre deux petits projets de recueil «Ecrit pour elle» et «L'amour est maître» (12.9.47). Le 2 août 1943, il s'adresse «A toi, dont le silence est toute la vertu !» «Sois belle et tais-toi !» A Citers ?

Dans ces inédits parfois corrigés manuscritement, on trouve de belles affirmations. Ainsi dans les neuf chapitres de «Piano seul» (88 pages, datées du 9 mars 1944) : «Souviens-toi de la source» (*Rappel de Lumière*). Il est question aussi du «jardin des sonorités» («*Transparence*») et du «culte de la terre» (Paysans). On appréciera «la nature est si bonne» (30.10.38) et surtout «l'automne a déchiré sa robe dans la haie», le poète est «Heureux (...)/D'avoir mis un peu plus de beauté dans les choses». «La vie est bonne/Et je me trouve heureux» (non daté) mais «les temps ont changé» (8 mai 1939). Le 10 mars 1953 : «la vie est si laide !». Nicolas est du parti «de ceux qui risquent, dont l'enjeu/Est la vie elle-même, ardente» (non daté).

Une note assez longue mais des précisions sans doute utiles, pour compléter l'étude rapide de la poésie d'André Nicolas qui, début mars 1942, sauva la vie de deux évadés d'Allemagne : Louis Brochier et Harry Lévy (fait qui n'avait pas encore été divulgué).



Discussion

Le président remercie Marcel Cordier d'avoir fait entrer la poésie dans les programmes de notre réunion, puis il donne la parole à Michel Vicq qui a tenu à souligner qu'André Nicolas inventait des mots destinés à faire «vibrer» la phrase d'une sonorité agréable, tel Maurice Genevoix, et à la question : *ses vers avaient-ils un sens religieux ?* la réponse est non ; Marcel Cordier pense même qu'il y avait rupture avec toute croyance religieuse, et qu'il aurait été proche de cercles maçonniques.